



The Disquiet (L'intranquille).
2013, vidéo HD,
20 minutes

VIDÉO

ALI CHERRI FAIT FRÉMIR LE LIBAN

Chez Imane Farès à Paris, l'artiste libanais retrace les lignes de failles de son pays.

Les Beyrouthins ont l'habitude de dire qu'ils habitent « au-dessous du volcan » en raison de l'instabilité politique de la région et le spectre de la guerre civile. En fait, ils habitent au-dessus. L'artiste libanais Ali Cherrri, qui manie aussi bien la vidéo que les installations, a construit son exposition personnelle autour de cette situation : le Liban est à la fois traversé par plusieurs failles sismiques qui, tout au long de son histoire, ont fait tanguer la terre et englouti des vies, et victime de lames de fonds humaines aux pulsions meurtrières.

Dans le court-métrage *The Disquiet (L'intranquille)*, prix du meilleur réalisateur au Festival de Dubaï en décembre, Ali Cherrri explique en voix-off : « *Au Liban, la terre tremble entre 45 et 60 fois par jour. Personne ne sent ces légers tremblements. Moi, je les sens tous* ». Le film possède plusieurs strates, comme les décombres d'un tremblement de terre, superposant images d'archives, vidéos des déambulations de l'artiste dans la nature et séquences au sein de la station sismologique qui prend le pouls du pays. Entre art, histoire et sciences, le film

donne le ton de l'exposition.

Ali Cherrri, préoccupé par la situation géopolitique de son pays, nous dit la force de la mémoire, affaiblie par l'amnésie des hommes. Il propose une série de photographies aériennes, retravaillées en lithographies, de villes traversées par des failles (Beyrouth, Damas, Alger, Téhéran, Erbil) et intitulée « Paysages tremblants ». « *Les coordonnées polaires, inscrites en rouge, traacent des lignes invisibles sous ces cités* », pointe l'artiste. « *Elles me font penser aux photos de villes détruites pendant la Deuxième Guerre mondiale, mais on ne sait pas si les images se situent avant ou après la catastrophe.* »

CARTOGAPHE DU CHAOS

Continuant dans cette veine, l'artiste se fait archéologue d'un présent qui l'inquiète. Pour *Atlas 1876-2014*, il a subtilement retravaillé au fusain les pages d'un atlas géographique de 1876, dont les cartes sont rongées par des zones d'ombre comme des ciels d'orage. La pièce *Errance* est une bannière de toile peinte en noir et blanc qui, en défilant dans un mouvement continu, fait immédiatement penser au

rythme d'un sismographe. « *Le rythme rappelle aussi l'étymologie du mot catastrophe, qui signifie "ce qui revient sans cesse"...* ». Pour autant, la catastrophe selon Cherrri n'est jamais apocalyptique : « *On vit avec en continu, il faut la comprendre pour y survivre. Et vivre avec* ». On pense au roman du tremblement de terre de l'écrivaine Andrée Chedid, *L'Autre*. La catastrophe y était « *Fin de monde ou bien recommencements/Mort géante ou Source à naissances* ». C'est bien de cette dualité dont il est question dans l'exposition. Ainsi *Démembrement*, la dernière pièce, surprend car elle est à la fois poétique et inquiétante. C'est un ensemble d'ailes de corbeau de taxidermie cousues les unes avec les autres. « *Quelle forme peut survivre à la catastrophe ? s'interroge Ali Cherrri. Ce sont des fragments, des morceaux. Être morcelé, c'est une manière de survivre.* » Andrée Chedid écrivait encore : « *La mort, la vie... ça ne peut pas se séparer, ça se regarde ensemble* ».

OLIVIA MARSAUD

Ali Cherrri, « On things that move »
Galerie Imane Farès, Paris
jusqu'au 22 mars 2014